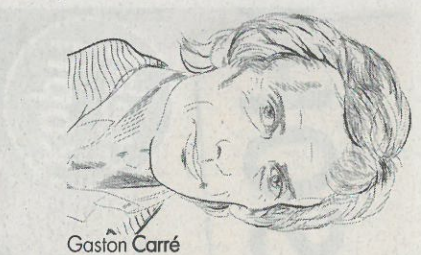


Pour un deal avec les junkies

Le toxicomane est libre de son mal, mais le citoyen a droit à sa sécurité

PAR GASTON CARRÉ

Le centre Abrigado, route de Thionville à Luxembourg, donne à voir l'insoutenable, avec ces grappes de junkies autour de la Fixerstuff, dans leur corps-à-corps morbide avec le produit qui – indépensable paradoxe de la toxicomanie – est le poison grâce auquel ils pourront survivre à petit feu. Insoutenable, oui. Intolérable? Non: la Fixerstuff n'est pas intolérable, elle est indisponible. Mais il faut, pour admettre cette embarrassante nécessité, admettre ceci au préalable: nous avons déclaré la «guerre à la drogue» et cette guerre est perdue.



Gaston Carré

Il suffit de regarder pour voir, autour de vous, dans votre quartier, dans votre foyer peut-être, il suffit de considérer notre modernité en ses mille expressions, à travers le cinéma, la publicité, notre culture manifeste ou subliminale, pour constater que la drogue est devenue un omniprésent référent – cette modernité est imbibée de drogue, marche à la drogue, pense à la drogue, le junkie de chair et d'os n'étant que tenant-lieu d'une société en transe, qui se shoote à l'émotion forte, à l'info-choc, à la performance, aux relations speedées, au rendement pur et dur, une société en surdose d'euphorie, de surenchère en toute chose, une modernité régie par le besoin auto-généré et le manque programmé, de la répétition inépuisable donc, du ressassement quand les mots n'ont plus rien à dire et ne servent qu'à colmater le manque.

D'après un rapport des Nations unies, 246 millions de personnes, soit une personne sur vingt entre 15 et 64 ans, a consommé de la drogue en 2013. Le «monde sans drogues» dont rêvait la précédente Assemblée générale de l'ONU, en 1998, est une utopie, et la politique de répression un échec. D'où le changement de cap qui désormais est à l'oeuvre dans les enceintes et les esprits des Nations, qui tendent à renoncer à la stratégie du «tout-répressif» pour privilégier la prévention et, à plus court terme, l'usage des produits de substitution, qui sans résoudre le problème de la toxicomanie sur le fond présentent du moins l'avantage d'en limiter les effets nocifs sur le plan de la santé individuelle et publique.

«Harm reduction»

L'exercice requiert de l'humilité. Il exige que le pragmatisme l'emporte sur l'idéologie, que l'on ait assez de sagesse pour limiter les dégâts quand les racines du mal sont inamovibles. Le pragmatisme ainsi conçu porte un nom: réduction des risques, traduction approximative de la formule anglo-saxonne «harm reduction», qui à proprement parler désigne une «limitation des dégâts». Un pragmatisme sans gloire ni panache, certes, qui n'a pas l'éclat d'une «déclaration de guerre à la drogue», mais qui peut sauver plus d'une vie d'homme quand on consent, plutôt que de lui arracher une seringue usagée qu'il retrouvera ailleurs, à offrir au junkie la seringue propre qui lui évitera d'ajouter aux affres de la dépendance



une damnation par le Sida, une hépatite avec vue sur cirrhose et mille autres calamités.

A partir de là, trois affirmations: – Le junkie n'est pas un fleau à combattre mais un blessé à soigner (il est responsable de son mal, dites-vous? C'est juste: il est responsable de son mal, oui, mais ce mal est son droit).

– Sa répression des lors est une hérésie. Le junkie, en tant qu'usager, n'a pas sa place en prison, voilà trente ans qu'on le dit et cependant des jeunes gens sont incarcérés encore, ici ou là, pour moins parfois qu'un nez poudré. Si quelque chose en cette problématique est intolérable, c'est ceci: la pénalisation de la consommation, le fait qu'un gamin risque une confrontation à la loi qui va stigmatiser son parcours personnel et professionnel, tandis que le citoyen ordinaire est habilité – pour ne pas dire culturellement incité – à s'imbriser de ces apéros

Les drogues de synthèse sont le visage d'une modernité frelatée.

qui au moment de prendre le volant le transforme en tueur potentiel.

Soit. Mais «qu'il aille se soigner ailleurs, pas devant ma porte, pas dans la cour de l'école où sont mes enfants». Cette revendication est légitime, elle a été exprimée, dans les pages du Wort, par des citoyens qui ne sont pas «en guerre» contre la drogue, mais qui ont entamé un combat pour que cesse ce fleau qu'est le toxico qui en s'administrant son shoot souille le milieu dans lequel il sévit – Laurence Gillen, évoquant le quartier de la gare dans un courrier publié le 20.1, pointe «des seringues dans l'enceinte des cours d'écoles, dans la rue, dans les parcs de jeu. Des éclaboussures de sang à l'entrée des écoles, sur les vitres du Centre sociétair et sportif, des vitres brisées, des caquettes de dealers à l'extérieur du bâ-

timent qui abrite aussi l'école (...), des junkies dans leur vomit devant lesquels parents, élèves et passants sont obligés de passer. Des junkies encore pantalon baissé, manches levées ... se piquant à l'orée de l'entrée de l'école... Des dealers proposant leur came à tout passant, une réelle pharmacopée à ciel ouvert. Et aucun policier en vue, aucun! Faut-il qu'encore un enfant se pique avec une seringue?»

Le constat de réalité étant enfin établi, il faut tenter ceci: – Renoncer donc à une politique de répression qui depuis trente ans fournit les preuves de son inefficacité. – Privilégier une politique de prévention en amont, de soins en aval. Les soins consistent à mettre à disposition du toxicomane une offre de désintoxication digne de ce nom, et quand celle-ci est inopérante ou déclinée, des produits de substitution ainsi que des espaces où ces produits puissent être administrés dans la sécurité pour tous.

– Faire obligation au junkie, par ailleurs, d'accepter les règles ainsi édictées. C'est un «deal» pour ainsi dire qu'il faut lui proposer: la société te tolère, elle tolère ton mal et ton besoin, à toi de respecter cette société qui te supporte, aux deux sens du terme – tu es en droit de risquer ta vie, mais tu n'es pas en droit de mettre en péril la santé de nos enfants. Obrigado!

Le bazar du n'importe-quoi

Cela étant, quelles sont les tendances dominantes en matière de toxicomanie en Europe et au Luxembourg? Le rapport 2016 de l'«Observatoire européen des drogues», présenté cette semaine, donne des éléments de réponse que nous avons résumés dans notre édition du 16 («Une situation stupéfiante»). Rappelons ce fait marquant qu'est, actuellement, la prolifération générique des substances «classiques» par-delà les produits opiacés. Les avancées sur le plan de la chimie sont en passe d'engendrer un changement de paradigme: alors que longtemps le consommateur fut tributaire de substances qui dans leur

forme primaire étaient produites dans un lointain ailleurs, par culture généralement (chanvre au Maghreb, pavot en Asie), ce même consommateur peut faire usage désormais d'une multitude de produits de synthèse, fabriqués dans la proximité et à peu de frais, poudres, cristaux et comprimés, disponibles sur Internet comme immense bazar du n'importe-quoi. Or là aussi, cette multiplication des drogues de synthèse ne se déploie pas dans une hypothétique a-normalité: ces substances sont une émanation de notre modernité en sa banalité.

La drogue est un sismographe de la collectivité, dont elle capte les mutations. Les années 1960 furent un temps de rêveries douces, embaumé au parfum de cannabis, les années 70 furent le temps du désenchantement, marqué par l'effet délétère des opiacés; les années 80 un temps énervé et débridé, où la cocaïne stimulait les frénésies. Et le temps présent?

La roulette russe

Le temps présent est celui de la mondialisation interconnectée et d'une technologie triomphante, des potentialités sans fin qu'offre la toile pour les bricoleurs comme pour les revendeurs, et la drogue une fois de plus a le visage de notre modernité, une drogue de «synthèse», un artefact de bric et de broc, bricolé dans une cave de Singapour et dealé à travers le Net, omniprésent et insaisissable, diffus et incontrôlable. C'est la plus dangereuse de toutes, dont la consommation s'apparente à une roulette russe: des gamins l'acquiert pour trois fois rien, dans l'ignorance de la provenance, de la composition, du dosage.

Veut-on un paradoxe pour finir? Une provocation? Voici: le junkie «à l'ancienne» risque sa peau mais tombe rapidement, car il sait, d'une certaine manière, ce qu'il fait. Nos jeunes par contre, nos adeptes de la roulette russe, face à des produits de composition inconnue, qui peuvent les rendre fous, paralytiques ou morts en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, pratiquent un jeu réellement périlleux, qui en ultime analyse est suicidaire.